

Martine Corbeil

# *Le cri de vos entrailles*



## DEUX FEMMES, DEUX CHEMINS.

Depuis son adolescence, Dianne évite les confrontations. Comment aborder la vie? En tirer le maximum de plaisir, faire la fête, éviter les responsabilités, nier les problèmes. Or elle constate que le prix à payer pour cette fuite constante s'alourdit avec les années : un conjoint violent, un fils qui la renie, des petits emplois sans avenir. Cette année-là, elle croit que la vie lui sourit enfin pour de bon. Mais le destin lui assénera un coup en plein ventre. Saura-t-elle prendre la bonne décision?

Pour Nadine, la vie est une succession de défis qu'elle relève avec brio, sans flancher. Sa devise? Telle une olympienne : toujours plus haut, plus loin, plus fort. Or elle constate qu'elle ne pourra pas réaliser son rêve le plus cher. Cette année-là, quand sa ténacité vire à l'obsession, elle risque de tout perdre : l'amour d'elle-même, son mari, ses projets. La peur au ventre, elle ne se reconnaît plus. Aura-t-elle encore la force de pardonner?

Suivez le parcours de ces deux femmes que tout oppose mais qui devront toutes deux choisir leur destinée.

Martine Corbeil

*Le cri de vos entrailles*

Autoédition

*Illustration de la couverture :*

*Le cri de vos entrailles*, œuvre inédite de Line Giannetti artiste

Mise en page : François Messier

ISBN 978-2-9819339-0-4

© Martine Corbeil, 2020

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou téléchargement, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

Imprimé au Canada

## AVANT-PROPOS

Dix ans ! C'est le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai commencé à élaborer un plan, à choisir mes personnages, à structurer mon histoire. Tout est parti de mes nombreuses péripéties personnelles, pas toujours cocasses, et d'un vécu douloureux auquel je voulais donner un sens. J'espère également parler au nom de tous ceux et celles qui se reconnaîtront dans Dianne ou Nadine. Ou Julien. Ou François...

Aujourd'hui, ces années d'efforts se traduisent par quelques centaines de pages, remises « vingt fois sur le métier », que je vous offre humblement.

Je n'y serais jamais parvenue sans l'aide de trois magnifiques personnes, qui ont mis à contribution leurs talents et leurs goûts bien différents. Je remercie mon amie et collègue Carole Savard, que j'ai connue à l'UdeM il y a... 35 ans ! Elle a abordé mon ouvrage sous un angle professionnel et littéraire qui m'a été infiniment précieux. Mon amie Stéphanie St-Jean, la rêveuse, la romantique, s'est attachée corps et âme aux personnages et m'a aidée à les rendre encore plus aimables... ou détestables. Elles se sont toutes deux dévouées en plus pour faire DEUX relectures. Merci, merci !

Enfin, mon mari et amoureux, Nicolas Pitre, a patiemment effectué pas moins de quatre relectures et écrit plus d'une cinquantaine de pages de commentaires. Lui aussi, mon ingénieur hyper-rationnel, a pu me recadrer au besoin, et toute incohérence qui subsisterait m'appartient. Il m'a aussi apporté un point de vue masculin essentiel pour dresser un portrait fidèle des hommes de mon roman ! C'est lui également qui m'a soutenue tout au long du projet et m'a encouragée à le mener à terme malgré le passage des années. Merci du fond du cœur d'avoir travaillé si fort avec moi ! J'avais peur de ne pas aboutir, mais voilà !

Je remercie par ailleurs mon amie Caroline Harvey, infirmière dans une clinique de fertilité de Montréal, pour m'avoir mise à jour sur les processus de traitement.

Je dois souligner la gentillesse de mon amie artiste, Line Giannetti, qui a accepté avec enthousiasme de créer l'œuvre de la page couverture.

J'adresse un merci bien spécial à mes trois garçons du cœur, Louis-Dominique, Carl-Étienne et Jonathan, qui suivent le projet de près ou de loin depuis des années et qui m'appuient inconditionnellement dans tout !

*En dernier lieu, je désire exprimer ma gratitude à toutes les mamans du monde, celles du ventre comme celles du cœur, car elles ont été la source de cette longue inspiration !*

# 1

---

## **Dianne** **Avril**

*Je chante comme un coyote*  
*Debout entre deux dunes*  
*Dans le désert des villes*  
*Devant une sorte de lune...*

La guitare électrique d'Offenbach résonnait dans la petite cuisine, lui rentrait dans le corps. Dans la chambre à coucher, en avant, des bruits de tiroirs renversés et de livres projetés contre les murs. La voisine allait se plaindre encore, c'était sûr. Mais Dianne ferma les oreilles, s'emmitoufla dans son monde.

Comme elle aimerait, elle aussi, pouvoir chanter à la lune. Seule dans son petit logement.

Appuyée contre l'évier, elle regardait dehors, à travers le rideau de dentelle tout neuf installé la semaine précédente. Elle avait attendu les soldes printaniers, bien évidemment, compte tenu de son budget des plus tirillés, car Michel rechignait à chaque dépense. Elle était habituée, qu'elle se disait, mais ça commençait à lui peser lourd, de toujours compter, de toujours avoir à se justifier à monsieur. Heureusement, depuis quelques mois, elle avait l'impression que l'avenir était prometteur : elle occupait enfin un poste qu'elle adorait, et on lui avait même parlé d'une promotion. Avoir des perspectives « professionnelles », ça ne lui était jamais arrivé avant.

Avec les encouragements de son ami François, qui était aussi son collègue, Dianne s'était persuadée qu'elle vivait le nouveau printemps de sa vie, que le jour était venu où elle pourrait se reprendre en main « pour de vrai ». Dans le passé, elle avait souvent manqué d'énergie – de courage, en fait – mais cette fois, oui, cette fois, les choses allaient changer. Elle s'en faisait la promesse.

Ce bel optimisme contrastait avec le vacarme dans la pièce d'à côté.

Et avec sa main droite crispée sur les ciseaux.

Dans son esprit, Dianne terminait son dîner, puis se versait un café bien chaud, avec juste assez de lait, un peu de sucre. Elle pouvait parcourir le journal en ce petit vendredi de congé, quel plaisir ! Elle grimaça toutefois en entendant le bruit que faisaient ses romans préférés projetés sans cérémonie sur le plancher de sa chambre.

« Faut qu’y parte, faut qu’y parte, chu pus capable », supplia-t-elle à voix basse dans la cuisine.

BOUM ! Ça, c’était la base du futon qui venait de basculer. Michel avait commencé sa crise dans la chambre tantôt quand il avait aperçu ses bagages empilés près de la porte d’en avant. Il s’était imaginé s’en taper une petite vite avec sa blonde – qu’elle en ait envie ou non – pendant son heure de dîner, alors le choc avait été brutal.

Il avait d’abord fait semblant de ne pas comprendre. Il avait essayé ensuite de se faire tout gentil, tout mielleux, puisque c’est ce qui avait toujours fonctionné auparavant : Dianne n’avait jamais su résister à son regard noir, profond et mystérieux, qu’il avait appris à exploiter pour manipuler les filles dès l’école secondaire.

Car Michel restait un champion tombeur, qui pouvait boire solide et consommait juste assez pour se donner du « vavoum », comme il disait. Pas trop de pilules, parce qu’il avait besoin de sa job pour se payer des sorties... et des femmes. Dianne le suivait dans ses *trips de dope* parfois, quand il insistait, mais elle préférait généralement s’abstenir. Par bonheur, il se trouvait toujours des amis – surtout des amies – pour partager ses extases. Ça donnait une pause à Dianne en quelque sorte.

« Comment j’ai pu endurer ça pendant des années ? Faut-tu être conne ! », se surprit-elle à se demander. Les ecchymoses, les humiliations, les maîtresses... oh, oui, il y avait eu tout ça. Année, après année, après année. Puis arrivait la réconciliation et ensuite quelques mois de bonheur fragile. Et, surtout, Michel restait un amant irrésistible pour elle. Combien de ruptures sous les taloches suivies de « baisés de la mort », à moitié saouls sur le plancher du salon ou dans les toilettes chez Maggie ?

Dianne continuait de contempler par la fenêtre les premiers bourgeons qui peignaient en rouge les branches de l’érable, dans la cour arrière.

Elle entendait des enfants qui profitaient de l’heure du lunch pour se lancer un ballon dans la ruelle : par chance qu’il y avait des clôtures, sinon le ballon aurait disparu depuis longtemps dans une cour et, avec certains voisins malcommodes, il aurait sonné son arrêt de mort ! D’ailleurs, parlant de voisins, c’était bizarre que

M<sup>me</sup> Lacroix, du logement d'en-dessous, ne se soit pas encore manifestée à cause du bruit.

Les exclamations de Michel la ramenèrent vers la réalité. Tout à l'heure, quand il s'était approché d'elle, furieux de constater que sa séduction tardive ne fonctionnait pas, Dianne avait brandi ses ciseaux. En voyant cela, la brute avait reculé.

— Voyons donc, qu'essé qu'tu fais avec ça, ostie d'conne ? Tu veux-tu m'piquer ? Juste parce que j'ai une blonde su'l'*side* ?

— Ben, ça en fait une de trop. Tu vas encore me ramener des maladies parce que t'es trop con pour t'mettre une capote.

— C't'arrivé juste une fois...

Il répétait inlassablement le même discours. Dianne avait appris la veille qu'il avait une nouvelle flamme. Quand elle l'avait confronté, Michel n'avait même pas nié. Il était tellement sûr de sa position de mâle alpha qu'il ne daignait même plus mentir.

Dianne s'efforça de sortir de son inertie naturelle :

— Un moment donné, trop c'est trop. Fait que ton poussage pis tes claques, j'en ai assez, tu m'entends-tu ? Ça va FAIRE ! T'es jamais content, crisse, tu m'écœures.

— Bah, l'poussage, t'aimes ça, aweille, avoue ! Quand chu *roffe* pour fourrer, tu t'plains jamais !

— Comme si j'aurais l'droit d'me plaindre !

Michel la regarda, soupçonneux. C'est vrai qu'elle ne disait jamais rien, et c'était comme ça qu'il les aimait. Sauf qu'à la longue, quelqu'un qui est toujours prêt à te lécher les bottes – quand c'était pas autre chose... ça devient platte... alors c'est pour ça qu'il cherchait l'excitation ailleurs de temps en temps. Mais quand il revenait, Dianne avait intérêt à ne pas protester. Les fois où elle l'avait fait, disons que le sexe avait été passablement rude.

Dianne s'était plainte plusieurs fois à sa sœur, il le savait, et Carole avait dû pousser des cris d'horreur et l'avait évidemment encouragée à le quitter. Elle ne l'avait jamais aimé, Michel. Mais... Dianne était restée avec lui. Comment pouvait-elle faire autrement ? Sa job de serveuse lui permettait à peine de vivoter, et sur l'aide sociale, ce serait à peine mieux. Et puis il savait être gentil quand il le voulait.

Michel hésitait, calculait.

Dianne pouvait s'imaginer chacune de ses pensées et tenait bon. Les clés de sa liberté lui avaient été remises par Emploi Québec six mois auparavant : un cours de secrétariat et d'informatique plus tard, elle avait obtenu un stage dans une entreprise de camionnage à Anjou. Depuis, sa vie avait pris une tout autre tournure ! Tranquillement, elle avait retrouvé sa confiance, sa foi dans la vie. Mais Michel n'avait pas apprécié du tout...

Il se plaignait que « madame » se prenait maintenant pour le nombril du monde. Et, selon ses propres mots, « c'est pas parce qu'une guenon apprend à se servir d'un ordinateur que ça cesse d'être une guenon » !

Il répéta sa rengaine en cherchant quoi détruire encore dans le petit salon :

— Ouin ben, tu prends tes grands airs avec ta p'tite job de secrétaire de *shoppe*... Ciboire, même plus moyen d'fourrer quand ça m'tente. Madame est « trop fatiguée »... Pis t'es juste bonne à ça, toi, fourrer, crisse. Faque, si j'fourre pus assez, j'vas voir ailleurs, c'est simple. J'ai des besoins, moi.

— Ça t'fait chier que j'aie une job, hen ?, répliqua Dianne. Ben moi, je l'aime, ma job, pis j'ai travaillé fort pour l'avoir. Même si t'as jamais levé le p'tit doigt pour m'aider. Même si tu penses que j'suis pas capable. Là, je l'sais que j'suis capable.

Il éclata de rire :

— C'est parce que t'as jamais été capable de rien avant... t'as même pas été foutue d'garder ta job de serveuse chez Marcel, calvaire. T'aimais pas qu'y t'pogne les fesses ! *Come on*, y'était su'l bord de m'donner un gros contrat en-d'ssous d'la table ! Pis à cause de toi, j'ai rien eu...

— Va chier, Michel Saint-Amand, tu peux pas m'forcer à coucher avec n'importe qui. Et surtout pas avec un vieux cochon comme Marcel.

— Pah ! Depuis quand qu'tu fais la précieuse ? T'as pas toujours été difficile de même... t'es-tu rendue une pute de luxe, ostie ? J'vas t'montrer, moi, à quoi qu'tu sers...

Il s'avança vers elle, menaçant. L'habitude d'écraser, de dominer était si solidement ancrée en lui depuis des années qu'il ne réfléchissait même plus.

Dianne refusa de reculer et pointa les ciseaux vers lui.

— Ta yeule, avance pas !, lui cria-t-elle. Tu m'écœures, avec tes cochonneries, moi je l'sais, que j'vaux plus que ça.



Des coups retentirent sur le plancher. La voisine d'en-dessous se faisait entendre finalement.

— Ah ouin ? Michel ricana. Tu t'fais des accroires. T'es rien qu'une crisse de plotte de taverne, pis c'est pas ton p'tit cours de BS ni ta jobine de cul qui va t'sauver. Et surtout pas ton chum le fif.

Dianne était-elle vraiment surprise que la brute s'attaque à son meilleur ami ?

— Laisse donc François en dehors de d'ça, crisse de con. C'est grâce à lui si j'ai ma job pis c'est lui qui m'a toujours aidée quand tu t'en allais chez une de tes putes pendant des mois. Combien d'fois qu't'as fait ça, hen, combien ? Trois, quatre ? Ostie que j'suis pathétique...

Michel lâcha :

— Ben oui, t'es pathétique, tabarnac ! Pis ton meilleur « ami d'enfance », ben c'est rien qu'un pitonneux d'ordinateur qui est même pas capable de fourrer des femmes comme un vrai homme... Ben non, y'aime mieux s'taper des graines dans l'cul... Sais-tu quoi ? Dans le fond, là, j'aime mieux m'en aller, ostie que j'veux sacrer mon camp d'icitte.

Et il se tourna vers l'entrée.

— Aweille fort, vas-y chez ta nouvelle blonde. On va voir si 'a va t'endurer pendant aussi longtemps qu'moi.

Dianne marcha vers Michel pour le pousser vers la sortie. Elle constata avec plaisir qu'il ne lâchait pas les ciseaux des yeux. À dire vrai, Michel ne savait plus exactement quoi dire ni quoi faire. Dianne aurait dû avoir déjà craqué. Mais non : elle avait le teint pâle, les yeux brillants, mais aucune larme.

Lui ne voyait que les ciseaux.

Le silence, lourd, s'étira.

Finalement, Michel se pencha, saisit brutalement les journaux, les magazines et les DVD accumulés sur la table de salon et balança le tout violemment contre le mur. Les feuilles et des morceaux de plastique s'éparpillèrent. Il se dit qu'il ne devait pas céder trop facilement : surtout pas question pour lui de partir la tête basse, humilié.

La voisine du dessous protesta de nouveau. Dianne ne céda pas un pouce. Ça faisait des années qu'elle se taisait quand Michel parlait et que tous se précipitaient pour faire ce qu'il demandait. C'était fini.

Dianne lui lança d'une voix étonnamment forte, au mépris du confort de sa voisine :

— Eille, t'as-tu fini d'bardasser ? Pogne tes affaires pis décolle !

C'était tout ce qu'elle voulait, juste qu'il prenne ses sacs et qu'il s'en aille. Enfin. Une fois pour toutes... Cette fois-ci serait la bonne, elle le sentait.

Dans un dernier effort, elle se mit à parler très vite :

— Aweille, sacre donc ton camp chez ta « blonde », celle qui m'a appelée hier soir pour te *stooler*... Ah oui, c'est vrai, y'a aussi la Black de chez Momo qui t'fait des beaux sourires depuis qu't'as réparé son climatiseur... J'en ai plein mon *casse* de toi pis de tes maudites putes. J'ai pas envie de m'taper encore des pilules parce que t'es pas capable de t'la garder dans les culottes...

Michel réfléchissait encore... Pouvait-il s'emparer des ciseaux et donner à Dianne une taloche solide sur le bord de l'oreille, juste assez fort pour que ça résonne mais pas trop pour avoir du trouble avec la police ? Et si elle appelait la police cette fois-ci ? Elle ne l'avait jamais fait avant, elle avait bien trop honte... et bien trop peur de tout perdre... Mais cette fois ? Michel n'était plus aussi certain.

Il estima finalement qu'il n'avait pas besoin de ce problème en plus... Maribelle serait contente de le voir et ça promettait une de ces parties de fesses de l'enfer aujourd'hui. Pourquoi pas ?

— Ah pis, crisse de folle, tu m'écœures avec ton chialage... tu peux ben faire ton ostie d'*smatte* avec tes ciseaux, mais tu m'fais pas peur. J'décrisse parce que ça m'tente. C'est pas toi qui décides.

Il renifla avec mépris et se dirigea vers la pile de bagages. Dianne le suivit des yeux. Elle n'avait qu'une envie : la paix !

Michel traversa, hargneux, la vieille marqueterie du salon qui survivait vaillamment aux années de misère. Rendu à l'extrémité du salon, il se tint droit, du haut de ses six pieds, sa parfaite mâchoire bien serrée et le visage tout rouge, insulté quand même de se faire montrer la porte.

Il s'était tellement démené contre les meubles sans défense qu'il en avait la sueur au front, la chemise de travail bleu pâle avec l'écusson « Lefèbvre Électrique » trempée dans le dos. Il lui décocha une dernière flèche.

— Pis d'toute façon, avec ton p'tit salaire de crève-faim, qu'essé qu'tu vas ben faire ? Là, j'te donne pas deux semaines pis tu vas m'supplier à genoux de r'venir.

Comme la dernière fois. Pis l'autre fois d'avant, pis l'autre fois. En plus de d'ça, t'es même pas capable d't'occuper des deux gars... t'es même pas une mère !

Dianne vacilla sous l'insulte mais trouva la force de lui répliquer :

— Tu penses que j'suis pas capable, c'est ça ? J'ai des p'tites nouvelles pour toi, tu vas voir que j'ai pas besoin d'toi. L'appart, de toute façon, y'est à mon nom. Toi, t'as jamais voulu t'en occuper. C'est comme pour les garçons... laisse-les donc en dehors de d'ça. Ils sont ben, loin d'toi.

Dianne se dressa de toute sa hauteur pour ne pas s'en laisser imposer. Elle frémissait et s'efforçait de ne pas penser à son dernier œil au beurre noir. Et elle revit dans sa tête la fois où son plus jeune, Étienne, avait manqué l'école pour laisser le temps aux bleus de ses bras de s'estomper.

— Tsé quoi ? J'm'en fous de vous autres, Dianne. Vous êtes rien qu'un ostie de gros paquet d'troubles.

Michel replaça les sacs sur ses épaules. Dans le logement, la chanson tournait en boucle sans que ni l'un ni l'autre ne s'en aperçoive.

*Mais j'ai pas l'goût d'me laisser faire  
De joindre les rangs nombreux de ceux  
Pour qui chanter veut dire se taire*

Non, Dianne n'avait pas le goût de se laisser faire. Plus maintenant. Elle avait un emploi, de l'avenir. Michel avait beau la dominer d'une tête, à l'intérieur, il était si petit...

Il eut à nouveau envie de frapper Dianne, rien que pour le plaisir. Pas trop fort, mais assez pour que ça claque avec un beau bruit sec. Paclow !

Ça se lisait dans ses yeux.

— Essaie même pas..., lui lança Dianne.

Michel jeta un regard noir sur tout le désordre dans le milieu du salon. Faisait chier, la fille. « Quel trou minable, pensa-t-il. Bon débarras, elle, pis les deux mornions. » Il saisit son coupe-vent d'une main. Il fit les derniers pas à travers les bibelots cassés au sol. Il piétina délibérément le petit chat gris en porcelaine qui trônait d'habitude sur le guéridon près de l'entrée et qui avait miraculeusement survécu à sa chute tantôt.

On entendit un petit craquement et, en une seconde, c'en était fini du chaton, le chaton que Dianne avait reçu en cadeau à la Fête des mères l'année précédente.

En se tournant pour lui lancer de loin un baiser mouillé – ce qu'elle détestait – Michel sortit finalement et claqua la porte avec une telle violence que les clés suspendues au crochet dans le portique tombèrent par terre.

Dianne, soulagée, refusa de pleurer. Mais, pauvre chaton ! Elle avait dit tout ce qu'elle voulait dire. L'orage était passé. Elle regarda autour d'elle, analysant les dégâts. Le futon et le vieux *lazy-boy* du père de Dianne survivraient encore un peu, après avoir accueilli des derrières depuis si longtemps ; tout ici portait les traces du temps, malgré les soins et les timides efforts de décoration qu'elle avait déployés au rythme des ventes de garage dans le quartier.

Son regard se porta sur la table à café renversée, qui semblait avoir rendu l'âme ; Dianne en avait bien rafistolé les pattes, mais à l'impossible, même une vieille table n'est pas tenue. Un peu comme une femme fatiguée, finalement, se dit-elle. Pourrait-elle rafistoler sa vie aussi ? Était-il trop tard ?

Maintenant elle voulait commencer une nouvelle étape, se tourner vers l'avenir et, pour ça, elle devait aller chercher des forces... où ? À l'intérieur d'elle-même ? Sans doute dans une pièce secrète dont elle avait condamné la porte il y a longtemps. Une pièce que connaissait pourtant bien la jeune fille souriante, brave, intelligente et sûre d'elle-même qu'elle avait été.

C'était avant Michel.

# 5

---

## Julien

*Dans un restaurant, au centre-ville, neuf années auparavant*

— Eille, salut Julien ! Viens par ici, on a déjà notre table. Les filles sont assises.

Julien franchit le plus vite possible la double porte vitrée du restaurant Saint-Hubert, au centre-ville, en se faufilant à travers les clients qui attendent sans réservation. C'est le début de janvier, la ville patauge dans la neige fondante. Il a fait un gros trois degrés ce jour-là, après quelques timides averses de neige. L'hiver blanc et ouaté se fait attendre dans la métropole.

Son ami Nick l'a intercepté au retour de la salle de bain. Il y a foule en ce jeudi soir. Habituellement, le bar ne présente que du sport, mais la gravité de la situation a incité le gérant à diffuser pendant quelques minutes les nouvelles les plus récentes.

En effet, sur l'écran de télé, au-dessus du bar, de tristes scènes défilent dans le bulletin d'actualités : Haïti a été ravagée trois jours plus tôt par un séisme de magnitude 7, et le gouvernement estime qu'il pourrait y avoir 100 000 morts sur une population de près de 10 millions d'habitants.

À Montréal, à peu près tout le monde connaît quelqu'un dont la famille, un proche ou un ami ou un proche d'un ami de la famille vit ou a vécu ou est né à Haïti. Cette catastrophe du 12 janvier 2010, tous la ressentent donc profondément, même indirectement. Julien, le cœur serré, pense à ses amis Labson et Edwige, à ses collègues haïtiens inquiets au bureau. Tous souhaitent avoir des nouvelles de leurs proches, mais les communications sont sporadiques. « Pauvre, pauvre pays », se dit-il. Il a versé un gros don à la Croix-Rouge canadienne, qui est mieux placée que lui pour aider sur place. Il a offert son aide à ses amis et collègues. Tous attendent de voir.

Là, il doit affronter sa propre catastrophe naturelle...

Julien secoue la tête, encore réticent. C'était bien l'idée de Darina, la femme de Nick, d'organiser ce souper à quatre... avec une de ses amies en plus de Julien, évidemment, un des célibataires du bureau de son mari. Elle est bien gentille,

Darina, mais elle ne comprend pas que Julien, avec trois sœurs très présentes, ait le goût de savourer sa solitude et sa liberté encore quelques années. « Pourquoi pas jusqu'à 30 ans ? », lui a-t-il lancé la semaine précédente, en boutade, lors d'une rencontre chez son ami et sa femme.

— *Voyons donc, jusqu'à 30 ans ! T'es pas drôle... Tu sais pas c'que tu manques !*

— *Bah, j'ai eu assez d'vivre avec trois femelles pendant toute mon adolescence pis même après mes études à Poly !... j'en ai vécu des chicanes pis du potinage de filles, fait que, j'pense prendre un break une couple d'années encore.*

— *C'est parce que t'as pas trouvé la bonne !, avait-elle répliqué.*

— *Oh, ça s'peut bien. Mais j'veux surtout pas de trouble. J'veux me concentrer sur ma job, parce que j'aimerais ça devenir chef de projet un jour, pis pour ça, faut que j'mette le temps ! Demande à Nick...*

*Son ami était intervenu dans la conversation :*

— *Tsé, moi, dans ma famille, il fallait que j'me marie a-bso-lu-ment ! Et de préférence avec une Grecque ! J'en ai-tu eu d'la pression... Pis j'ai finalement marié une femme moitié franco-québécoise, moitié bulgare... qu'on m'a présentée dans une blind-date.*

*Il avait éclaté de rire en regardant amoureuxment Darina, qui ne put s'empêcher de soupirer.*

— *Et pis mon grand, avec une blonde, le sexe est à la maison, c'est tellement plus simple... Ouch !*

*Nick venait de recevoir un coup de serviette à dîner en arrière de la tête.*

— *Niaiseux !, s'était exclamée Darina en riant.*

— *Ben quoi ? On a trois enfants après tout... ils se sont pas faits tout seuls !*

*Julien les avait regardés se chamailler avec un petit sourire. C'est vrai que ça pourrait être plaisant de partager cette complicité et ces petits riens au quotidien.*

*Il s'était dit qu'il était sans doute un peu renfermé – en tant que petit dernier de la famille après trois sœurs, il n'a pas eu souvent son mot à dire dans la famille ! Il avait dû apprendre à s'affirmer et à se débrouiller... pas par la parole, mais par ses actes, parce qu'en paroles, ses trois sœurs étaient imbattables ! Alors parfois, il a effectivement choisi de céder devant le flot de mots. Dès qu'il en a eu l'occasion, par contre, il a fait à sa tête et a acquis la sagesse de choisir ses batailles...*

*Curieusement, le jeu de la séduction avec des inconnues ne l'allume pas beaucoup. Pourtant, il a toujours eu l'embarras du choix quand il avait daigné y mettre le temps et l'effort : les femmes aiment son humour de gars gêné pince-sans-rire et ne peuvent apparemment pas résister à son regard « de cristal » comme l'a déjà qualifié une de ses fréquentations.*

*Et il a quand même juste 26 ans, diable ! Sa carrière débute à peine, ses responsabilités s'intensifient peu à peu. Pourquoi se compliquer la vie en dehors du bureau ? Randonnée, ski, voyages, un verre avec des amis de temps en temps, la compagnie d'une femme intelligente à l'occasion... Il ne souhaite rien de plus en ce moment. Non ?*

*Darina était revenue à la charge :*

*— Écoute, j'ai l'air d'insister...*

*— En effet...*

*— Mais donne-toi une chance ! J'te connais depuis qu'tu travailles avec Nick, ça fait quoi ? Deux ans ? Je l'sais qu't'aimes les femmes intelligentes, qui ont de l'esprit pis plein d'idées, euh, des projets...*

*— Et... laisse-moi deviner – t'as une amie parfaite pour moi ?*

*— Bah, parfaite, parfaite, non, mais j'l'ai rencontrée au travail, ça fait quelques mois. Elle est rédactrice dans une boîte de communications qui a préparé une campagne pour ma compagnie. J'ai bien aimé son contact, pis on se voit de temps en temps. On est devenues amies. Elle me fait toujours rire !*

*— [...]*

*— J'ai juste à organiser une petite soirée à quatre, ma mère va venir garder. Qu'est-ce que t'en dis ? On ira au Saint-Hubert, en ville, c'est pas trop jet-set, y'a rien d'engageant. On mange, on prend un verre, on jase, c'est tout.*

*— OK, OK, d'abord. Pour te faire plaisir... Comme j'suis pas sorti depuis un bout d'temps, ça m'fera voir du monde. Tu parles du Saint-Hubert à côté du bureau ? OK. Mais j'te promets rien pour la suite !*

*Plus tard, Julien se rendit compte que tout avait été arrangé entre Darina et Nick d'avance. Beau joueur, il s'était résigné, « adviennne que pourra ! », s'était-il dit.*

*\* \* \**

Voilà pourquoi Julien emboîte le pas à son ami ce soir-là pour se rendre à une table carrée située dans le bar, sur la gauche. Darina est assise près de la fenêtre qui donne sur la rue Sainte-Catherine, face à une jeune femme qui tourne encore le dos à Julien. Les quatre adultes pourront prendre leur repas un peu à l'abri de la cacophonie qui se fait entendre du côté du restaurant, plus familial, à droite.

Julien et Nick s'approchent, quelqu'un a changé de poste à la télé – retour du sport sur le grand écran ! L'inconnue face à Darina se retourne quand celle-ci lui fait signe.

— Julien, c't'un plaisir de t'voir, lance Darina en se levant pour l'accueillir. Elle contourne la table et vient lui plaquer deux baisers sur les joues.

Elle se tourne vers son amie qui s'est aussi levée quand Julien est arrivé :

— Nadine, j'te présente Julien. Julien... mon amie Nadine.

Julien serre la main de Nadine, ferme et chaude. « Déjà un bon point, moi qui déteste les mains froides », pense-t-il. Les deux inconnus se sourient.

— Bonsoir, j'ai beaucoup entendu parler d'toi... mais en bien, rassure-toi, s'empresse-t-elle d'ajouter en regardant Darina avec un demi-sourire.

— J'espère, parce que moi, j'ai eu droit à ton pedigree complet... Il paraît que j'suis « difficile », c'est pour ça que Darina a travaillé fort pour me convaincre.

— Arrête de dire des niaiseries, Julien... Nadine, c'est pas vrai, écoute pas c'qu'il dit... j'ai juste raconté qu'on a travaillé ensemble !

Nadine regarde Julien droit dans les yeux (Nick est déjà assis et Darina espère que Julien pourra rester sage... au moins au début !)

Relativement grande, Nadine arrive presque à la hauteur des yeux de Julien, lui qui dépasse quand même les six pieds. Elle a de beaux yeux d'un vert profond, presque brun, comme une rivière. De tout petits yeux en amande, presque asiatiques, couronnés de cils très courts, mais très drus, accentuant son regard comme deux traits de crayon noir. Des cheveux châtain épais, qui bouclent juste sous les oreilles.

Elle ne peut renier non plus ses deux fossettes de part et d'autre de sa bouche généreuse qui semble toujours prête soit à rire, soit à embrasser. Pas maigre, pas ronde, un corps qu'elle doit sans doute toujours tenir actif. Darina a raconté à Julien que son amie faisait pas mal de sports dans ses temps libres. Un autre bon point.

— Eh bien, moi, Darina m'a tout raconté. Jusqu'à tes plus grands fantasmes sexuels...



Julien, qui s'apprête à s'asseoir, interrompt son mouvement ! Hein ?

— Je... vraiment ?

C'est bien la première fois qu'une femme prend les devants pour les sous-entendus... dès la première minute de la première rencontre. Ça en fait beaucoup de premières, ça. Julien cherche une répartie. Qui ne vient pas.

Nick se tourne vers Darina :

— Comment ça, ses fantasmes sexuels ?

Darina et Nadine se regardent et éclatent de rire. Julien se dit qu'il en a rarement rencontré avec une langue aussi... directe. « Bon, eh bien, du jamais vu », se félicite-t-il en souriant. « On va voir qui va gagner. »

Nadine se demande si elle a bien fait d'être aussi directe. Et pourquoi pas ? C'est tout à fait son genre : désarçonner le cavalier pour voir à quel point il remonte vite en selle !

D'ailleurs, elle a eu le temps de contempler chez Julien un de ces postérieurs bien moulés comme elle les aime, le temps qu'il enlève son manteau et prenne place à côté d'elle. Ça doit être habile ce postérieur-là. Et ce regard, doux Seigneur ! Ça existe vraiment des yeux comme ça ? Et ce n'est pas une couleur artificielle, ce sont deux véritables miroirs avec une pupille. Deux miroirs pétillants avec des paillettes dorées qui réchauffent le regard.

Maintenant, il faut savoir si le gars a le cerveau aussi bien développé. Un ingénieur, c'est bien beau, mais est-ce que c'est capable de rire et faire rire ? Pour Nadine, la vie doit être chaque jour un plaisir renouvelé, avec juste assez de sérieux... D'ailleurs, elle s'est fait souvent reprocher de... trop rire.

À voir.

Quatre heures plus tard, Darina et Nick prennent congé des deux nouveaux amis, car ils doivent libérer leur gardienne à une heure décente. Nadine et Julien poursuivent seuls leur conversation ponctuée d'éclats de rire bien sentis.

Julien est parti deux jours plus tard pour une fin de semaine de ski entre chums prévue de longue date, mais, jusqu'au dimanche, il pensera au numéro de téléphone qu'il a inscrit dans son agenda.

Oui, il allait sûrement l'appeler. Quel était le slogan de sa boîte de communications, déjà ? « Ah oui, "pour nous, la langue est une question de plaisir" ».

Comment résister à ça ?

# 6

---

## Nadine et Julien

Avril

Dans la chambre à coucher, Nadine sortit de sa rêverie. Comme ils étaient jeunes et naïfs, à leurs débuts ! Tout paraissait magique, même ce qui était le plus ordinaire. Ils avaient passé des jours et des semaines à se découvrir sans se presser, au fil des 5 à 7, des sorties au théâtre – c’était elle qui l’avait rappelé à son retour du Massif, parce qu’elle avait des billets pour le TNM – ou juste des promenades en ville. Le ski, la raquette, les escapades d’amoureux dans Lanaudière...

Puis le mariage avec quelques invités, un court voyage de noces à Québec, l’achat de leur petite maison à Anjou. Julien promu chef de projet au bureau, elle qui devenait directrice de compte. Tout allait comme ils le souhaitaient. « Amenez-en des projets ! », comme disait la publicité.

Nadine était persuadée que tout allait continuer comme ça : ils vivaient un si beau roman. Ensuite Nick et Darina avaient eu un quatrième bébé ! Quatre ! Les autres couples autour d’eux devenaient parents, racontaient les grands et petits maux du quotidien. Elle et Julien ? Rien.

[...]

\* \* \* \*

*Deux jours plus tard*

*Salle d’attente de la clinique de fertilité*

— Regarde, mais regarde celui-là, Julien !, Nadine donne un coup de coude à Julien, perdu dans ses pensées, et lui montre un gros album de photos qu’elle doit tenir sur ses genoux pour ne pas le laisser tomber.

Ils sont tous les deux assis dans la salle d’attente depuis une bonne heure. Nadine regarde impatientement sa montre toutes les deux minutes. Les sièges de cuir noir repiqué sont heureusement très confortables et presque tous occupés en ce vendredi d’août. La climatisation rend l’air glacial, mais Nadine bouge sans cesse

et ressent une telle frénésie qu'elle oublie l'air frais qui descend directement du plafond jusque dans son cou. Habituellement, elle n'aurait pas arrêté de maugréer.

— C'est tous des bébés d'ici ?, lui répond Julien. Il se penche vers sa douce, lui prend la main et la caresse de ses longs doigts.

— Coudon, ça fait-tu dix minutes que j'parle toute seule ?, se moque Nadine. Je pensais que tu regardais avec moi ! C'est les bébés que la clinique a aidé à mettre au monde. Et celui-là, y'a plein d'cheveux bouclés, comme toi ! Quand tu les coupes pas...

— Ma mère m'a toujours dit que j'avais juste une couple de poils raides sur la tête quand j'suis né. C'est plus tard qu'j'ai commencé à boucler. Un p'tit ange blond, que j'étais, selon mes sœurs. Celui-là, y'a pas mal d'avance sur moi, tu trouves pas ?

— Il m'semble que j'nous verrais avec un petit bout d'chou comme ça. J'ai hâte de voir le médecin, ça m'rend toute énervée.

Julien lui sourit et continue de lui caresser le bras doucement. Comme il l'aime, sa Nadou ! Il aime ses yeux espiègles en amande qui peuvent pétiller de bonheur puis, dans les secondes suivantes, exprimer une colère féroce ! Toutes les émotions se lisent dans son regard. Impossible pour Nadine de jouer au poker, même si elle est convaincue de bien cacher son jeu. Son caractère entier ne trompe personne : quand ça va bien, ça va bien, mais quand ça va mal, ça va vraiment mal !

Elle ne les aime pas ses yeux, d'ailleurs. Elle dit que ses cils ne sont pas assez longs, qu'elle a des cernes trop prononcés... pourtant, son regard est une des choses qu'on remarque tout de suite chez elle. Ça et son esprit vif, son sens de l'autodérision et sa capacité de trouver de l'humour dans tout. Cependant, depuis quelques mois, Julien ne voit plus souvent les yeux de sa femme s'égayer ni son sourire éclairer son visage. Elle s'évade volontiers dans ses pensées. Elle n'écoute plus de musique, préférant s'asseoir près de la grande fenêtre du salon et faire semblant de lire un de ses gros romans qu'elle adore. Il n'est pas dupe : il voit son regard quitter les pages, se perdre dans le ciel des belles journées d'été, se poser sur les enfants qui jouaient dehors. Sans le savoir, elle soupire quand elle voit des mamans bavarder et rire derrière leurs poussettes où on devine des petites formes pas toujours silencieuses.

Ce matin-là, à la clinique, la patience de Nadine est encore mise à rude épreuve. Finalement, après une autre demi-heure d'attente, leur tour arrive. L'infirmière les fait passer dans un bureau parfaitement blanc et parfaitement ordonné. Elle est de

petite taille, avec des courbes de maman en santé, des yeux bruns pétillants et un sourire facile.

— Bonjour, je m'appelle Mélanie et je vais m'occuper de votre dossier ici. Si vous avez des questions, c'est à moi que vous devez les adresser ; je vais vous donner mon courriel à la clinique. Alors, si vous avez des peurs, des doutes, hésitez pas, je suis là pour ça...

Nadine examine les lieux : à gauche, une salle d'examen avec l'éternelle longue feuille de papier blanc inconfortable et les fameux étrières. Elle voit aussi une lampe d'examen au long cou à ampoule LED. Sans oublier les appareils pour mesurer la tension, un pèse-personne, divers instruments connus ou mystérieux dans leur emballage individuel, les boîtes de gants de caoutchouc, un boîtier à déchets médicaux tout près de l'évier... tout le nécessaire du bureau médical anonyme, dans le fond.

Au mur, il y a plein de diagrammes en coupes, en couleurs, en long et en large, de bedaines de femmes enceintes et non enceintes, des photos des diverses étapes de développement du fœtus... La conception, ça semble à la fois si simple et si compliqué !

C'est l'endroit où les couples doivent raconter leur vie, leurs antécédents, leurs problèmes. Nadine et Julien s'exécutent donc pendant que Mélanie prend des notes d'une main rapide, habituée. Elle leur pose quelques questions quand elle veut obtenir des précisions. Il n'y a plus de secrets vraiment dans un couple en clinique d'infertilité !

Elle leur explique ensuite le processus.

— Première étape : on fait le bilan de base, qui s'étale sur une année à peu près, selon les résultats et les besoins d'approfondir...

— Un an ! Euh, si tout va bien, est-ce que ça peut aller plus vite ?, interrompt Nadine.

— Oui, oui, bien sûr. Et vous savez qu'on a un gros taux de grossesses pendant les premiers examens, sans aucune intervention. Juste de venir ici, ça permet de calmer un peu les choses. C'est normal.

— Ça stresse de pas être capable, ça c'est certain. J'ai apporté mes courbes de température. J'dois-tu continuer à prendre ma température le matin ? Ça, j'dois dire que ça m'énerve parce que ça correspond jamais à ce qu'on voit dans les livres ou sur Internet.

— Oui, j'ai bien peur que ça soit nécessaire. Ça donne tout plein de renseignements utiles.

Julien voit le visage de Nadine se renfrogner.

— On va continuer Nadine, c'est pas grave.

— C'est facile à dire, mais moi, je l'sais quelle courbe c'est supposé donner !! Et c'est pas du tout comme les miennes...

Mélanie la rassure :

— Si vos courbes sont anormales, ça va nous aider à comprendre et à mieux intervenir. C'est vrai que ça peut être décourageant, mais dites-vous bien que, maintenant, on est là pour vous aider.

— Oui. C'est vrai. OK, j'vas le faire, soupire Nadine. Il faut y aller étape par étape, c'est sûr. J'suis juste... fatiguée.

— Je vous comprends très bien, Nadine, c'est pour ça qu'on est avec vous autres tout au long du processus. Vous allez être bien entourée ici. Et si vous avez des questions, il ne faut jamais hésiter. Bon, j'vais vous donner vos rendez-vous pour les prochaines étapes. La médecin sera ici dans quelques minutes. C'est le temps de l'examen physique.

Elle a à peine terminé sa phrase que la porte du bureau s'ouvre. Une femme élégante entre dans la pièce. Elle a la peau couleur espresso, de ce brun profond qu'on associe aux grandes plaines africaines, les cheveux noirs impeccablement tressés et relevés en un gros chignon sur la nuque, les yeux légèrement maquillés. De taille moyenne et svelte sous son sarrau, elle apparaît comme une femme déterminée, confiante. Elle pose un regard souriant et serein sur Nadine et Julien.

— Bonjour, j'suis la docteure Géfrard, et c'est moi qui vais m'occuper de votre dossier. Bienvenue chez Madreo. J'imagine que Mélanie vous a expliqué notre démarche ? Je vais d'abord procéder à l'examen physique de vous, Madame, puis ce sera au tour de Monsieur...

Nadine se lève subitement sans rien dire, fait quelques pas déterminés pour se hisser ensuite sur la table d'examen. La médecin et Julien se regardent, un peu éberlués.

C'est ainsi que commencent pour Nadine deux années d'espoirs déçus.